

KINO

# Zimmer ohne Aussicht

Hinter den stählernen Türen des "Panic Room" lauert David Fincher mit düsterer Spannung auf seine Fans.

Haben Sie zu Hause einen "Panic Room"? Extrem gesicherte Schutzräume sind in den USA schon längst keine Kuriosität mehr, sondern eine gern gesehene Ausstattung in Eigenheimen gehobener Klasse. Sie halten für Notfälle eine unabhängige Strom- und Wasserversorgung bereit sowie Vorräte für einen längeren Zeitraum.

Überleben um jeden Preis, egal was "am Tag danach" wohl sein mag - Sicherheit und Rückzug in die eigenen vier Wände sind wieder in. Fincher präsentiert uns ein Cocooning

der besonderen Art und hat dafür Jodie Foster nach zweijähriger Abwesenheit wieder auf die Leinwand geholt.

Im Film spielt sie Meg Altman, die - frisch geschieden - mit ihrer jugendlichen Tochter einen neuen Bleibe sucht. Geld spielt dabei keine Rolle, denn der Ex-Mann ist wohlstuiert. Den absolut sicheren Schutzraum im neuen Haus, ausgestattet mit einer Überwachungszentrale, betrachtet sie eher als nebensächliche, unwichtige Beigabe. Zur Zeit hat sie andere Sorgen als mögliche atomare Unfälle oder

Terrorangriffe, und geschlossene Räume versetzen sie eh in Panik.

Doch schon in der ersten Nacht im neuen Heim lernt sie den sicheren Ort zu schätzen: Drei Einbrecher dringen in das Haus ein, da sie es irrtümlich für unbewohnt halten. Das Trio weiß, dass der vorherige Besitzer hier eine hohe Summe versteckt hat. Und wo wäre sie besser aufgehoben als im einbruchsicheren Panic Room? Aber genau hinter dessen Stahltüren verschanzen sich Meg und Tochter. Nun ist das Setting klar, das Spiel kann beginnen.

## Angstvolles Taktieren

Es scheint so, als ob Fincher seine Protagonisten wie

Figuren in einem Strategiespiel agieren lässt: Zwei sitzen drinnen, drei wüten draußen und wollen mit allen Mitteln hinein, die anderen lassen niemanden rein und wären am liebsten überhaupt nicht drin ... eine perfide Ausgangssituation, die strategisches Vorgehen erfordert. Während die ZuschauerInnen angespannt die Taktiken aller "Versuchspersonen" wie bei "Big Brother" verfolgen, können Meg und ihre Tochter per Bildschirm die Aktionen der Einbrecher im Haus beobachten. Das Drehbuch will, dass keiner der drei so schlau ist und die Überwachungskameras zertrümmert. Die Charaktere der Einbrecher sind sehr unterschiedlich, was zur Dynamik des Films beiträgt: der mysteriöse, schweigsame aber brutale Raoul wird hervorragend interpretiert von Dwight Yoakam, Junior (Jared Leto) nervt die Kollegen mit seinem Großmaul, während Burnham (Forest Whitaker) der einzige ist, der Verstand besitzt und dazu noch Herz hat. Als Spezialist im Entwickeln von Schutzräumen kennt er sich gut mit "Panic Rooms" aus. "Drinnen" kämpft Meg mit allen Mitteln um ihr Leben und das der zuckerkranken Tochter.

An manchen Stellen übertreibt der Drehbuchautor David Koepp, das gilt besonders

für die Gewaltszenen im letzten Teil: viel rotes Blut im Kontrast zu dem kalten Blaugrün des Hauses. Szenen, die nicht unbedingt zur Spannung beitragen. Diese liegt vielmehr im ständigen Katz-und-Maus-Spiel zwischen Hausbesitzern und Einbrechern, das die Kameraführung perfekt verstärkt. Finchers neuer Film wirkt weniger spektakulär und durchdacht als "Seven", "Fight Club" oder "Alien 3", ist aber technisch sehr ausgefeilt: Blitzschnell wie ein Raubvogel taucht die Kamera ab in die entlegensten Winkel des Hauses, selbst bis ins Schlüsselloch hinein; anderswo steigert der Zeitlupeneffekt die Spannung bis zur Schmerzgrenze. Der Meister der Spannung zeigt einmal mehr, wie virtuos er mit Bildeffekten und musikalischen Einlagen umgehen kann, um die ZuschauerInnen das Fürchten zu lehren.

Sylvie Bonne



Trotz hochmodernem "Panic Room" muss Jodie Foster sich selbst schützen.

GRUMBERG AU CENTAURE

## Du rire effrayant

Trois pièces de Jean-Claude Grumberg sont présentées par les Théâtres du Centaure et d'Esch. Histoire de rire et de parler racisme ...

"Dans la variété de sa douzaine de pièces, Jean-Claude Grumberg tourne et retourne toujours la même histoire, la même question. Il écrit des pièces qui font rire à partir d'une expérience qui fait mal. Mais c'est un drôle de rire pas drôle, un rire qui, après coup, fait réfléchir et fait mal." (Claude Roy)

Et effectivement, on rit beaucoup tellement c'est bien exprimé, c'est bien dit, c'est bien joué, tellement c'est réel. Et puis, cela vous effraie tout à coup. Effrayé d'avoir ri si haut, si fort, car derrière le rire se cache la méchanceté, le voyeurisme, la mesquinerie, l'étroitesse d'esprit et le racisme latent qui s'y développe.

La dénonciation du racisme est un fil rouge à travers toutes les pièces écrites par Grumberg. Fils d'une famille juive, émigré à Paris en 1939 et dont le père ne revient jamais des camps de concentration, il décrira à sa façon le génocide juif dans sa pièce "L'Atelier".

L'arme de Grumberg est le rire. Il s'en sert pour illustrer et dénoncer les vices de ses personnages et mène par ce biais les spectateurs et spectatrices dans un piège à

rire. C'est féroce et génial en même temps.

Le théâtre du Centaure, en coproduction avec le théâtre d'Esch, présente trois pièces de Grumberg. Pour commencer, deux saynètes.

### De Michu aux vacances

"Michu": Chérie, je suis pédéraste ou chérie, je suis communiste ou encore chérie, je suis juif, et la salle rit aux larmes. Les mots sont tranchants, les sous-entendus explosifs, les perspectives insoutenables, mais l'on ne peut s'empêcher de rire. Et la mise en garde se déclenche automatiquement chez le spectateur et la spectatrice, justement parce qu'il ou elle a ri. Voilà le génie de la stratégie du théâtre de Grumberg!

"A qui perd gagne": La "réalité", avec vingt ans d'avance et ce dans toute sa perversité. Grumberg met en concurrence deux femmes qui survivent dans leur malheur. Un animateur de télévision bête et borné et un pseudo intellectuel arrogant et suffisant encadrent la finale de ces malheureuses femmes qui rappellent le viol mental qui a lieu sur nos chaînes avec des volontaires pris au piège et

détruits par la suite pour satisfaire le plaisir des téléspectateurs et téléspectatrices.

Mady Durrer et Marie-Anne Lorgé sont excellentes dans leur rôle de femmes paumées. Pierre Rauchs tient bien son rôle difficile d'animateur.

"Les vacances": C'est d'un stéréotype effrayant! Le mari est autoritaire et colérique, la femme soumise et hystérique, le fils adolescent boude à merveille et le petit est capricieux. La famille part en vacances au sud. Le Sud, c'est

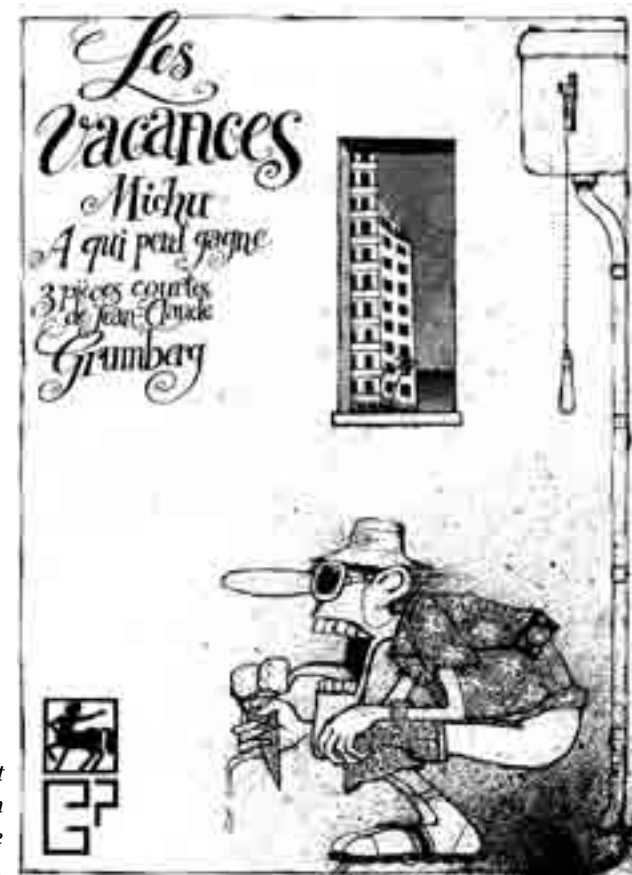
"le trou du cul du monde". Et d'ailleurs, les gens qui y habitent ne valent pas mieux. On observe une famille qui, quand elle ne se détruit pas entre elle, crache son venin sur tout ce qui les entoure et, qui n'est pas "comme chez nous". On a droit à 30 minutes de démonstration de racisme "bien de chez nous". Philippe Noesen et Marie-Anne Lorgé portent la pièce avec conviction.

Dans les trois pièces, il faut souligner l'excellent décor so-

nore de Jacques Herbet qui, de façon très subtile, met les accents sur les phrases et sur les différentes scènes. Une fois n'est pas coutume, soulignons également l'affiche de Pit Weyer qui rend bien l'atmosphère des vacances.

Une pièce pédagogique par les temps qui courent? Histoire de montrer comment tout a commencé, ... ou pourrait recommencer!

Viviane Loschetter



L'affiche de Pit Weyer rend bien l'atmosphère de "Les vacances".

Au "Théâtre du Centaure" les 27, 29, 30 avril, les 3, 8, 10, 11, 13, 14 et 15 mai à 20 heures, les 28 avril, 2 et 12 mai à 18.30 heures. Réservations: 22 28 28. Au "Théâtre d'Esch" les 11, 12 et 13 juin à 20 heures. Réservations: 54 09 16.